

LE PETIT DERRIÈRE DE L'HISTOIRE

...UN GRAND PAS POUR L'HUMANITÉ

Alicia Evens



EH
FRAGRANCES



Le Petit Derrière de l'Histoire

ALICIA EVENS

Le Petit Derrière de l'Histoire

...UN GRAND PAS POUR L'HUMANITÉ

TOME 2

Roman

F R A G R A N C E S

77123 NOISY-SUR-ÉCOLE

© 2026 Éditions Fragrances, tous droits réservés.

Première édition

1.500.MP.04/26

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Éditions Fragrances est une marque éditoriale du Groupe Éveil.

Imprimé en E.U. par MultiPrint

Dépôt légal : 2^e trimestre 2026

ISBN édition papier: 978-2-37141-008-4

ISBN édition numérique PDF: 978-2-37141-518-8

ISBN édition numérique EPUB: 978-2-37141-519-5

La queue du capitaine

Vous n'êtes pas encore là. Enfin... pas vraiment. Pour l'instant, la scène appartient à trois hommes qui n'ont absolument aucune idée que leur paisible matinée de pêche est sur le point de basculer en tragédie maritime. Et comme souvent dans ce genre d'histoires, tout commence par une discussion parfaitement inutile – le genre de conversation qui semble n'avoir aucun impact sur le monde... jusqu'au moment précis où tout déraile.

Le soleil hésite encore à émerger complètement de l'océan, comme s'il regrettait déjà d'avoir quitté la nuit. Une lumière orange, presque liquide, s'étire lentement sur l'horizon avant de glisser sur la surface agitée de la mer. Chaque vague attrape ce reflet incandescent et le brise en fragments tremblants, donnant l'impression que l'océan s'amuse à disperser un trésor qu'il serait incapable de garder pour lui. Le vent, lui, n'hésite pas. Il souffle avec une régularité obstinée, fait claquer les voiles, grincer les cordages, et emplît l'air d'une odeur épaisse de sel, d'algues et de bois mouillé – une odeur qui colle à la peau, qui s'insinue dans les poumons, et qui finit toujours par donner l'impression d'appartenir un peu à la mer, qu'on le veuille ou non.

Au milieu de ce décor grandiose tangue un solide trois-mâts, fier navire dont la coque sombre fend les vagues avec la détermination tranquille d'une vieille bête de mer habituée aux humeurs capricieuses de l'océan. Les mâts grincent doucement, les cordages gémissent sous la tension, et l'ensemble respire cette mécanique vivante propre aux bateaux qui ont déjà trop vu pour s'émouvoir d'une mer légèrement agitée.

Sur le pont encore humide de rosée marine, trois hommes tirent sur un filet interminable. La corde râpe contre le bois, leurs bottes glissent par moments sur les planches mouillées, et chaque traction arrache au filet une agitation frénétique. Il est lourd, gonflé d'écume, d'algues et surtout de poissons frétilants qui s'entrechoquent dans un vacarme humide – un mélange de claquements de nageoires et de battements désespérés qui donne au pont l'allure d'un chaos vivant.

Au-dessus de leurs têtes, les mouettes tournent déjà en cercle, piaillant avec l'insistance de commères particulièrement intéressées par les événements. Certaines plongent sans la moindre gêne vers le filet pour y chaparder une prise, repartant aussitôt avec leur butin dans le bec, avec cette assurance insolente des voleurs expérimentés qui savent très bien que personne n'a les mains libres pour les arrêter. Et pendant que les trois marins tirent, soufflent, jurent et rient, les oiseaux organisent tranquillement ce qui ressemble fort à un service de dégustation improvisé.

Le jour commence à peine.

Et déjà, la mer promet une journée... animée.

Le premier homme – torse nu, bandana serré autour de la tête, peau tannée par le sel et le soleil – dirige la manœuvre avec l'aisance de quelqu'un qui a passé plus de temps sur l'eau que sur la terre ferme. Ses gestes sont sûrs, efficaces, presque instinctifs. C'est Gustave. Probablement le capitaine.

Certainement le plus bruyant. Il tire sur le filet avec enthousiasme, un sourire gourmand accroché aux lèvres, comme si la pêche du jour relevait moins d'un travail que d'un plaisir anticipé.

— Une belle queue, bien sûr que ça fait envie.

Le marin à sa droite – un gaillard moustachu qui lutte avec le filet comme si celui-ci avait développé une volonté propre – éclate de rire sans même lever les yeux.

— Mais sans les arêtes alors !

Le troisième marin, tout aussi occupé à tirer sur la corde rêche, renchérit aussitôt avec l'assurance d'un homme persuadé de défendre une vérité essentielle :

— Ça donne du piquant, pourtant !

Gustave se redresse légèrement, bombe le torse, et pose ses mains sur ses hanches avec une dignité presque solennelle. Son sourire satisfait laisse entendre qu'il se considère comme un connaisseur averti, injustement incompris. Pour lui, la question ne semble pas prêter à débat : certaines créatures marines possèdent des qualités gustatives que seuls les esprits réellement ouverts sont capables d'apprécier.

Les deux autres marins échangent un regard. Un regard complice.

Un regard chargé de sous-entendus.

Le genre de regard qui annonce qu'une plaisanterie douteuse est déjà en train de prendre forme.

Le filet continue de grincer entre leurs mains, les poissons battent toujours frénétiquement, mais sur le pont, pendant un instant, le centre de l'attention n'est plus la pêche.

C'est Gustave.

Debout, torse nu, parfaitement convaincu de parler cuisine.

— T'as des goûts bizarres, toi, quand même. Comment on dit, dans ton cas : sirénophile ?

Le moustachu tire plus fort sur la corde pour masquer son sourire, mais ses yeux pétillent déjà d'une malice difficile à contenir.

— Non, queutard ! Ahah !

Le mot claque sur le pont comme une gifle joyeuse.

Le troisième marin explose de rire, un rire large, incontrôlable, qui secoue ses épaules au point qu'il doit relâcher brièvement la corde. Même les mouettes semblent protester de leurs cris rauques, comme si elles refusaient d'être exclues de la plaisanterie.

Gustave, lui, lève lentement les yeux vers le ciel avec l'air résigné d'un homme profondément incompris. Un soupir silencieux gonfle sa poitrine. Visiblement, personne ici n'est capable d'apprécier la finesse de ses goûts.

Pauvre Gustave.

Capitaine respecté, peut-être.

Mais sur ce pont... cible parfaitement méritée.

— Rigolez, mais vous n'y connaissez rien : ces femmes aquatiques ont un fumet que rien n'égale !

Il attrape le filet enfin hissé et le traîne vers l'ouverture de la cale. Les poissons se répandent en une pluie argentée dans un vacarme humide.

Le moustachu renifle l'air avec un sérieux exagéré, comme un sommelier face à un grand cru.

— Ça doit sentir la marée, pour sûr.

— Ahaha ! Rien de tel que ce qui est terrestre, moi j'dis !

La conversation a définitivement quitté le domaine de la pêche.

Gustave, lui, s'appuie contre l'échelle menant au pont supérieur, croise les bras, et observe ses hommes avec ce petit sourire tranquille qui annonce une remarque dont il est particulièrement fier. Il laisse passer un silence, comme pour mieux préparer son effet.

Puis, avec une innocence presque suspecte :

— Y a de belles queues sur terre aussi, c'est vrai...

La phrase tombe.

Et avec elle, toute la logique de la discussion.

Les deux marins se figent, la corde encore serrée dans leurs mains. Ils se regardent. Puis regardent leur capitaine. Quelque chose vient de déraiper, mais aucun des deux ne parvient immédiatement à formuler quoi que ce soit.

Gustave, lui, reste parfaitement calme. Comme si tout cela était parfaitement normal.

Le navire tangué soudain. Violemment.

Le moment de flottement disparaît aussitôt, remplacé par un choc brutal qui traverse la coque du bateau. Le trois-mâts tout entier tressaille comme un animal frappé en plein flanc. Les cordages vibrent, les planches grincent, et les mâts gémissent sous l'impact.

Puis le bruit arrive. Bram.

Un claquement sec, métallique, qui résonne comme un coup de canon tiré à bout portant. Quelque chose vient de frapper la coque depuis les profondeurs.

— On est attaqué !

Gustave ne regarde pas l'horizon. Son regard plonge vers la mer.

— Par-dessous les flots en plus !

Une vague monstrueuse surgit et s'abat sur le pont dans un fracas d'écume. L'eau envahit tout, glacée, brutale, transformant le pont en rivière incontrôlable. Les bottes disparaissent, les poissons glissent, les hommes vacillent.

Le moustachu titube, s'agrippe, puis éclate de rire malgré tout.

— C'est ta chérie qui vient te chercher, Gustave, on dirait !

— Ou son père Poséidon qui vient te mettre les couilles en broche pour sa fille !

Gustave tourne lentement la tête.

Regard noir.

Un regard de capitaine. Pas de camarade.

Le message est clair.

Mais la mer, elle, n'écoute rien.

Une nouvelle vague frappe. CRAAAC.

Le grand mât se brise.

Le bois hurle, les cordages fouettent l'air, le pont bascule sous leurs pieds. Pendant quelques secondes, c'est le chaos pur. Les hommes glissent, courent, s'agrippent, tentent de sauver ce qui peut encore l'être d'un navire qui se désagrège.

— Fermez les écoutilles, tout le monde en cale pour colmater !

— Trop tard. Capitaine, on coule !

Une vague.

Puis une autre. Le bateau cède. Lentement.

Irrémédiablement.

L'eau monte.

Encore.

Toujours plus vite.

Bientôt, il ne reste qu'un morceau de proue.

Les trois hommes s'y accrochent, haletants, trempés, les doigts crispés sur le bois détrempe. Le temps de comprendre. Leur navire est déjà perdu.

— Tous à la mer ! J'envoie les bouées !

Un ordre courageux.

Et parfaitement inutile.

Il n'y a rien.

Alors ils sautent.

L'eau les engloutit.

Glacée. Brutale.

Ils refont surface en haletant, projetés par les vagues. Autour d'eux, plus rien. Le trois-mâts a disparu, avalé par l'océan comme s'il n'avait jamais existé.

Ils flottent. Trois hommes. Perdus.

Une situation tragique.

Particulièrement tragique si l'on considère que, quelques minutes plus tôt, ils débattaient avec un sérieux remarquable des qualités gustatives des sirènes. Comme quoi.

Les grandes discussions maritimes ont parfois des conclusions rapides.

Mais cette histoire ne parle pas vraiment d'eux.

Elle parle de vous.

Alors forcément, une question s'impose.

Marie, dans tout ça ?

Quel lien entre vous, ce naufrage... et ces trois marins ballottés au milieu de l'océan ? Pour l'instant, la réponse reste sous la surface.

Mais la mer est capricieuse. Imprévisible.

Et parfois... étonnamment généreuse. Patience.

Car l'océan apporte parfois des tempêtes.

Parfois des naufrages.

Et parfois... il vous apporte, vous.

Quelques instants plus tôt...

[Quelques instants plus tôt...]

La porte temporelle clignote une dernière fois derrière vous. La lumière vacille, comme une bougie qu'un courant d'air s'apprête à éteindre. Les pixels lumineux qui composent l'ouverture tremblent un instant, hésitent... puis s'effondrent les uns sur les autres dans un dernier scintillement.

Et soudain, tout disparaît.

L'instant d'après, vous réapparaissez dans la cabine étroite du sous-marin, comme si l'air lui-même venait de vous recracher avec une légère mauvaise humeur. Le changement est brutal. L'odeur du sel et du bois humide vous saute immédiatement au visage. La lumière verdâtre filtrée par les hublots se reflète sur les parois courbes de l'engin, dessinant des ombres tremblantes qui ondulent doucement au rythme de l'eau autour de vous.

Le sous-marin grince. Pas un grincement inquiétant, mais ce murmure constant de planches comprimées et de mécanismes qui travaillent sous la pression de l'océan.

Vous êtes nue.

Complètement nue.

Et furieuse.

Votre poing se serre si fort que vos phalanges blanchissent, tandis que l'autre bras s'agite rageusement dans l'air comme si vous tentiez encore d'attraper quelque chose qui vient de disparaître. Vos pieds claquent sur le plancher de bois en avançant de quelques pas agacés. Le sol tangué légèrement sous vous. La cabine entière ressemble à l'intérieur d'un gigantesque poisson de bois : nervures apparentes, poutres courbées, leviers étranges et roues dentées fixées un peu partout comme si un horloger un peu trop ambitieux avait décidé de construire un animal mécanique. Autour de vous, les parois grincent doucement sous la pression de l'océan qui les entoure de toutes parts.

Face à vous, parfaitement immobile au milieu de ce petit théâtre de frustration, Léonard de Vinci vous observe. Ses yeux pétillent. Pas d'inquiétude. Pas de surprise. Seulement cette curiosité tranquille, presque scientifique, qu'un naturaliste pourrait avoir en regardant un insecte rare sortir d'un cocon.

Il incline légèrement la tête.

— Alors ?

Le mot est simple.

Presque innocent.

Mais il suffit à faire remonter votre irritation d'un cran. Vous laissez échapper un long soupir bruyant, celui de quelqu'un qui vient de perdre beaucoup trop de temps pour absolument rien.

— Alors rien. Je n'ai pas retrouvé cette porte, c'est bon, vous aviez raison...

Votre voix traîne légèrement, agacée, comme si vous lui jetiez la phrase à la figure à contrecœur. Et pendant une seconde, la cabine du sous-marin reste suspendue dans ce petit

silence salé, remplie seulement par le craquement discret du bois et le murmure profond de l'océan autour de vous.

À travers les épais hublots circulaires, à plusieurs mètres au-dessus de vous, la surface de l'eau laisse passer les reflets tremblants du jour. Et au-dessus encore, à travers la masse liquide, on distingue la silhouette sombre d'un gros navire. Ses deux ancres plongent profondément dans les récifs pour le maintenir en place pendant que son équipage remonte un immense filet de pêche gonflé de poissons frétilants.

Mais Léonard ne regarde pas le navire.

Il vous regarde, vous.

Et il sourit.

Léonard redresse légèrement le menton, comme un professeur venant de démontrer une vérité scientifique irréfutable. Son sourire s'élargit avec une satisfaction presque enfantine.

— J'ai donc gagné mon pari : les portes temporelles n'existent pas, vous voyez ! À vous le gage : vous allez pouvoir tester ma nouvelle machine !

Il accompagne sa déclaration d'un geste théâtral de la main vers l'arrière de la cabine, où une construction de bois, de roues dentées et de leviers attend manifestement son heure de gloire.

Vous, en revanche, ne partagez absolument pas son enthousiasme. Vous croisez les bras sur votre poitrine avec méfiance, votre regard glissant lentement vers l'étrange dispositif avant de revenir vers lui.

— Mais pourquoi la tester sous l'eau ? De peur que je m'enfuie ? Parce que ce n'est pas l'envie qui manque...

Votre voix traîne légèrement sur la fin de la phrase, lourde d'un scepticisme bien mérité. Car votre mémoire, elle, n'a rien

oublié. Certaines expériences passées remontent aussitôt à la surface de votre esprit, comme des souvenirs particulièrement humiliants que l'on préférerait laisser couler au fond de l'océan.

Le deltaplane géant.

Une invention qui, selon Léonard, devait permettre à l'humanité de conquérir le ciel... mais qui vous avait surtout permis de tester la solidité de plusieurs buissons.

Et la bouée de sauvetage en bois.

Une bouée magnifique.

Massive.

Parfaitement circulaire.

Avec un seul défaut.

Elle n'avait aucun trou au centre.

Des souvenirs qui suffisent largement à rappeler une vérité simple : chez Léonard de Vinci, le génie et la folie avancent très souvent main dans la main.

Vous posez alors les mains sur vos hanches, boudeuse. Votre regard descend vers le plancher de bois de la cabine, où l'eau salée a laissé de fines traces blanchâtres entre les planches. Le sous-marin grince doucement autour de vous, bercé par les mouvements lents de l'océan. Et pendant un instant, vous restez là, immobile, le visage fermé... comme quelqu'un qui sait déjà que la suite de cette conversation ne va absolument pas améliorer sa journée.

Léonard, lui, ne semble absolument pas troublé par votre méfiance. Au contraire. Son visage s'illumine soudain comme celui d'un étudiant à qui l'on vient de poser la question idéale pour exposer toute sa théorie. Il lève aussitôt un doigt enthousiaste vers le plafond du sous-marin, comme s'il s'apprêtait à dévoiler une vérité scientifique majeure.

— Pour la pression ma chère ! La pression !

Le mot résonne dans la petite cabine, accompagné d'un sourire triomphant qui laisse entendre qu'à ses yeux, l'explication est parfaitement évidente.

Vous relevez brusquement la tête.

Vos sourcils se froncent.

— Ça va exploser ?

La question sort presque instinctivement. Avec Léonard, c'est une possibilité qu'il vaut toujours mieux envisager.

Pourtant, malgré cette inquiétude parfaitement légitime, vous finissez par jeter un regard vers la machine qu'il vous désigne avec tant d'enthousiasme. Le dispositif ressemble à un étrange assemblage de bois poli, de rouages, de leviers et de petites manivelles. Un siège sculpté en constitue le centre, entouré d'un réseau de mécanismes dont la fonction exacte reste... pour le moins intrigante.

Vous soupirez.

Puis vous l'enjambez. Vous vous installez à califourchon sur le siège de bois, votre torse légèrement penché vers l'avant pour garder l'équilibre. Le bois est lisse, parfaitement travaillé – preuve que, malgré ses idées parfois discutables, Léonard reste un artisan remarquable.

Derrière vous, l'inventeur s'affaire déjà autour de sa création. Ses mains ajustent les pièces avec une fierté presque paternelle. Il vérifie un engrenage. Serre une vis. Remplace un levier. Puis annonce, avec la satisfaction tranquille de quelqu'un qui est convaincu d'avoir fait une découverte révolutionnaire :

— La pression va permettre de mettre mon fornicateur mécanique en action.

Dans sa voix, on entend clairement cette joie particulière des inventeurs persuadés d'être sur le point de changer le cours de l'histoire. Ou, à défaut, de provoquer une expérience mémorable.

Il jette un dernier regard à son mécanisme, manifestement très satisfait du résultat. Puis ajoute, d'un ton rassurant :

— C'est l'orgasme qui va exploser, pas nous, voyons.

Et pendant une seconde, vous vous demandez très sérieusement si cette précision est vraiment censée vous rassurer.

Pendant que Léonard s'affaire derrière vous, la cabine se remplit du cliquetis minutieux des roues dentées et du grincement régulier des manivelles que l'inventeur manipule avec une concentration presque religieuse. On dirait un horloger réglant le cœur d'un mécanisme rare... sauf que, dans ce cas précis, le mécanisme en question vous concerne d'assez près.

Pendant ce temps, vous replongez dans vos pensées. Vos coudes reposent sur le bois poli de la machine. Votre visage disparaît entre vos mains. L'attitude a quelque chose d'un peu dramatique, comme celle d'une héroïne tragique... si l'héroïne tragique en question n'était pas nue, installée à califourchon sur une invention douteuse au fond de l'océan.

Vous marmonnez alors, les sourcils froncés :

— Mais saperlipopette... pourquoi cette porte a-t-elle disparu ?

Derrière vous, Léonard hausse les épaules avec cette nonchalance tranquille des hommes qui pensent avoir déjà résolu le problème.

— Allons Marie, soyez raisonnable. C'est le mal des profondeurs qui ne vous lâche pas, dirait-on.

Vous relevez aussitôt la tête.

— Pardon ?

Votre regard se tourne vers lui avec une méfiance immédiate.

Léonard s'interrompt une seconde.

Une très courte seconde.

Juste assez longtemps pour comprendre que sa phrase peut être interprétée de deux manières... et que la première n'est probablement pas celle qu'il voulait laisser entendre. Il toussote légèrement.

— Pas des profondeurs de votre con, bien sûr...

Le mot flotte un instant dans l'air du sous-marin.

Vous fermez les yeux. Un long soupir vous échappe.

— Délicat...

Léonard se redresse aussitôt, soucieux de réparer sa formulation avec toute la dignité dont il est capable.

— ...mais des profondeurs de l'océan.

La précision arrive un peu tard, mais elle a au moins le mérite d'exister. Vous vous tournez légèrement vers lui par-dessus votre épaule, une pointe de curiosité dans le regard.

— Ça me ferait perdre la tête ?

Léonard retrouve immédiatement son enthousiasme. Son doigt se lève de nouveau dans les airs, comme s'il donnait une conférence devant une assemblée imaginaire.

— Bien sûr ! À cause de la pression, ma chère ! La pression !

Il termine alors d'ajuster sa machine avec la satisfaction rayonnante d'un homme convaincu que la science, la mécanique et une certaine créativité très personnelle sont sur le point de produire un résultat absolument remarquable.

— Allez, vous êtes prête ?

La question arrive avec l'enthousiasme serein d'un homme qui n'a absolument aucune idée de la fréquence à laquelle ses inventions ont failli vous tuer.

Vous, en revanche, avez la mémoire longue.

Très longue.

Suffisamment longue pour savoir que, quand Léonard prononce la phrase « *Vous êtes prête* », cela signifie généralement : « *Statistiquement, nous avons environ 40 % de chances de survivre à cette expérience* ».

C'est alors que vous remarquez un détail. Un détail important. Votre haut-de-forme est toujours posé sur votre tête.

Vous clignez des yeux. Une petite étincelle traverse votre cerveau.

— Hé !! la télécommande ? !

Vous arrachez le chapeau de votre tête avec l'enthousiasme d'une archéologue qui vient de retrouver un artefact perdu. Vous plonge le nez dedans.

Derrière vous, Léonard soupire déjà, comme un professeur dont l'élève vient d'interrompre une démonstration parfaitement brillante.

— La commande, c'est moi qui l'ai.

Dans son esprit, la phrase est limpide : il parle évidemment de la machine qu'il s'apprête à actionner. Mais vous, vous fouillez déjà la doublure du chapeau avec l'énergie d'un douanier persuadé qu'il y a quelque chose de louche dans la cargaison.

Votre sourire réapparaît. Vos yeux brillent.

— Non, la télécommande, je l'ai dans mon chapeau depuis que je suis allée voir Nikola : ça, c'est bien une preuve que les portes temporelles existent!...

Léonard vous observe. Longuement. Avec cette expression très particulière que prennent les hommes de science lorsqu'ils hésitent entre deux conclusions :

1. *c'est impossible.*

2. *c'est fascinant.*

Vous continuez de fouiller.

Encore.

Puis votre sourire disparaît. Votre main ressort lentement.

Pas de télécommande.

Seulement un petit bout de papier froissé. Vous le dépliez. Trois lettres. SOS.

Vous clignez des yeux.

— Bah...?

Une seconde de silence. Puis la colère monte comme une vague.

— Rhaaaa !

Le chapeau traverse la cabine avec une élégance aérienne remarquable pour un objet lancé par pure frustration. Il rebondit contre la paroi du sous-marin avec un ploc assez humiliant.

Léonard croise les bras. Son regard se plisse légèrement. Pas parce que vous venez de lancer un objet dans son sous-marin expérimental plongé à plusieurs mètres sous la surface de l'océan. Non. Parce que vous ignorez sa machine.

— Vous voilà calmée. Enfin prête ?

Vous vous réinstallez sur l'engin avec la grâce contrariée d'une femme qui sait déjà que cette idée est mauvaise.

Très mauvaise.

Probablement mortelle.

— À mourir, comme d'hab ?

Vous prenez un air faussement pensif.

— Laissez-moi réfléchir...

Une pause. Très théâtrale.

— Non.

Léonard, lui, ne perd jamais son enthousiasme.

Jamais.

Même face à un refus clair, argumenté et parfaitement raisonnable.

— La petite mort, Marie, l'orgasme ultime. Ne soyez pas si terre à terre !

Dans sa bouche, cela ressemble à une promesse scientifique. Dans votre tête, cela ressemble beaucoup plus à une mise en garde mal formulée. Et quelque part au-dessus de vos têtes, à la surface de l'océan, un navire continue tranquillement de remonter son filet de pêche... totalement inconscient que, quelques mètres plus bas, une expérience scientifique, mécanique et légèrement obscène, est sur le point de provoquer un incident maritime majeur.

La machine attend.

Silencieuse. Presque digne. Comme ces inventions qui savent très bien qu'elles vont bientôt provoquer une catastrophe, mais qui préfèrent rester élégantes jusqu'au bout.

Vous, en revanche, êtes toujours en train de réfléchir. Ce qui, avec le recul, est probablement l'erreur principale. Car plus vous tournez la question dans votre tête, plus vous obtenez le même résultat : un début de migraine et un inventeur qui pianote déjà sur les rouages de sa machine avec l'impatience d'un enfant devant un nouveau jouet... sauf que, dans ce cas précis, le jouet est mécanique, expérimental, et dangereusement orienté dans votre direction.

Vous soupirez.

Le genre de soupir qui signifie : *bon, très bien, allons mourir dignement*. Puis vous vous concentrez sur l'engin.

— Allez, si vous me promettez qu'on ne va pas exploser, testons voir votre engin...

Une courte pause.

Parce qu'avec Léonard, la question mérite toujours d'être posée.

Derrière vous, Léonard attrape la manivelle avec l'air inspiré d'un homme qui pense très sérieusement être sur le point d'apporter une contribution majeure à la mécanique... et peut-être, accessoirement, au bonheur de l'humanité.

Il tourne.

Aussitôt, toute la machine s'éveille. Un engrenage se met à grincer, puis un second s'emboîte dans le mouvement. Une petite chaîne de roues dentées commence à tourner avec un cliquetis enthousiaste, entraînant une bielle de bois poli qui transforme la rotation en un va-et-vient parfaitement calculé. À l'avant du mécanisme, la pièce maîtresse de l'invention – un cylindre de bois soigneusement sculpté, verni avec un soin presque artistique – commence alors à se mouvoir avec une précision troublante.

La logique mécanique est limpide.

La manivelle entraîne les roues.

Les roues actionnent la bielle.

La bielle pousse le piston.

Et le piston... remplit sa mission avec une application remarquable.

Vos yeux s'arrondissent légèrement.

— Hum... sympa ça...

La surprise vous fait mordiller votre lèvre inférieure tandis que le mécanisme trouve son rythme. Derrière vous, Léonard tourne la manivelle avec la concentration studieuse d'un horloger réglant une pièce rare.

Le mouvement devient régulier.

Avancer.

Reculer.

Revenir.

Repartir.

La cadence s'installe, douce d'abord, puis plus affirmée. La machine vibre légèrement sous vous, chaque rotation de la manivelle transformant la mécanique en une pulsation presque hypnotique. Il y a quelque chose de fascinant dans cette invention : une simplicité brutale, presque naïve, et pourtant

diablement efficace. Et malgré toute votre méfiance envers les créations de cet homme – méfiance fondée sur une longue histoire d'expériences catastrophiques – vous êtes forcée d'admettre qu'il y a... du potentiel.

Un frisson vous parcourt.

Un souffle vous échappe.

— Han ! Plus vite encore !

Derrière vous, Léonard prend la demande comme un défi scientifique.

La manivelle accélère.

Les engrenages grincent plus vivement. La bielle s'anime avec une énergie nouvelle, et la machine entière semble vibrer avec l'enthousiasme d'un mécanisme enfin utilisé comme son inventeur l'avait imaginé. Le visage de Léonard rougit sous l'effort. Ses épaules se tendent, la sueur perle déjà sur son front tandis qu'il tourne la manivelle avec l'acharnement d'un homme décidé à prouver que sa théorie... fonctionne.

Et vous, penchée au-dessus de la machine, cherchez instinctivement un point d'appui pour vos bras afin de mieux accompagner ce rythme mécanique qui devient de plus en plus convaincant.

— Ouiiii !

Pendant quelques secondes, tout fonctionne parfaitement.

Ce qui, avec Léonard de Vinci, devrait toujours éveiller une certaine méfiance. L'expérience vous l'a appris : quand une de ses inventions se comporte exactement comme prévu... c'est généralement le moment où l'univers s'apprête à intervenir.

La machine continue son mouvement régulier. La manivelle tourne. Les engrenages suivent. La bielle coulissera avec

une belle assurance. Et le sous-marin entier semble doucement vibrer au rythme de cette mécanique obstinée.

Derrière vous, Léonard s'acharne avec enthousiasme, déjà essoufflé mais visiblement ravi de constater que son dispositif fonctionne exactement comme il l'avait imaginé.

Le problème n'est donc pas la machine.

Le problème... c'est l'ergonomie.

Car dans toute cette brillante démonstration d'ingénierie renaissante, Léonard a oublié un détail minuscule. Un détail pourtant essentiel. Un détail que tout concepteur raisonnable aurait probablement jugé utile de considérer.

Où poser les mains.

Le siège est lisse. Les pièces autour de vous sont en mouvement. Et la cadence du mécanisme devient suffisamment énergique pour transformer votre position en exercice d'équilibre particulièrement délicat. Vous sentez votre centre de gravité glisser légèrement.

Puis un peu plus.

Puis nettement.

Vos bras cherchent instinctivement un appui.

— Deux minutes ! Je glisse ! Il faudrait de quoi se tenir quand même...

Votre regard parcourt rapidement la cabine. Entre deux engrenages et un axe de transmission, vous apercevez alors un levier métallique solidement fixé à la structure.

Un levier parfaitement immobile.

Solide.

Accessible.

Exactement ce qu'il vous faut.

Sans hésiter, vous vous y agrippez. Derrière vous, Léonard hurle aussitôt :

— Non ! Ne touchez pas cette manette !

L'avertissement arrive exactement au moment où votre main se referme déjà sur le levier.

Autrement dit : trop tard. Le métal bascule sous votre poids.

CLAC

Le bruit est bref. Sec. Presque discret. Pendant une fraction de seconde, rien ne se passe. La cabine reste suspendue dans un silence étrange, seulement rempli par le ronronnement paresseux des mécanismes encore en mouvement.

Puis, quelque part dans les entrailles du sous-marin, un autre système s'active. Un ressort comprimé se libère d'un coup. Un engrenage saute d'un cran. Un rail pivotant se déverrouille.

Et à l'extérieur, le dispositif caché dans la coque du sous-marin accomplit sa mission avec un enthousiasme remarquable. Un harpon gigantesque jaillit dans l'eau sombre. Il part comme une flèche libérée d'un arc trop longtemps bandé, traçant une trajectoire droite et furieuse vers la surface.

Derrière vous, Léonard pousse un cri étranglé.

— Mon harpon commandé !

À travers les hublots, vous voyez la lance métallique filer dans l'océan avec une précision presque élégante. Elle fend l'eau, laissant derrière elle une traînée de bulles argentées.

Pendant une seconde, elle semble suspendue dans le bleu sombre des profondeurs. Puis elle disparaît vers la lumière au-dessus de vous.

Et l'instant d'après...

CRAAAC

Le choc remonte à travers l'eau comme un grondement lointain. Le bois cède. La vibration traverse la colonne d'eau,

puis la coque du sous-marin elle-même. Les parois frémissent légèrement autour de vous. Le son est étouffé par la mer, mais suffisamment puissant pour faire comprendre une chose très simple : quelque chose vient d'être très gravement perforé.

Puis un second bruit vous parvient.

Des voix. Des cris. Déformés par l'eau mais parfaitement reconnaissables.

— Tous à la mer ! J'envoie les bouées !

Dans la cabine, Léonard devient livide. Ses mains lâchent aussitôt la manivelle. Ses yeux s'écarquillent comme deux assiettes.

— Mais qu'avons-nous fait ? ! Qu'avons-nous fait ? !

Autour du sous-marin, l'océan commence déjà à se troubler. Des nuages de sable et d'éclats de bois descendent lentement des hauteurs comme une neige brune. Au-dessus de vous, la silhouette du navire se disloque.

La coque se fend.

Les cordages se détachent.

Et les marins sont projetés dans l'eau dans un chaos de vagues et de débris. Leurs vêtements disparaissent rapidement dans les courants, arrachés par la panique et le tumulte.

Dans la cabine, Léonard perd totalement son sang-froid. Il se précipite vers le volant du sous-marin comme si tourner la barre pouvait, d'une manière ou d'une autre, remonter le temps de quelques secondes. Dans sa précipitation, il vous percute presque. Son corps vous écrase contre la machine. Vous vous retrouvez coincée sous lui pendant un instant. Quelques secondes d'une proximité très involontaire... et très peu pratique.

Quand vous parvenez enfin à vous dégager et à vous redresser, vous tournez la tête vers les hublots. Et ce que vous voyez dehors est... inattendu. Le navire s'est déjà affaissé vers les profondeurs. Et autour du sous-marin flottent désormais trois silhouettes humaines.

Trois marins.

Entièrement nus.

Désorientés. Paniqués. Cherchant désespérément une direction... et surtout un peu d'air.

Vous posez les mains sur vos hanches, encore légèrement essoufflée par la succession d'événements mécaniques, nautiques et – il faut bien l'admettre – quelque peu embarrassants qui viennent de se produire.

Vous regardez Léonard.

Puis le hublot.

Puis de nouveau Léonard. La conclusion vous semble assez évidente.

— Je ne pense pas que l'emploi du pluriel nous concernant sied à la situation... C'est votre invention, mon cher Léonard.

La remarque est posée avec cette calme lucidité que l'on adopte généralement lorsque quelqu'un vient de provoquer un naufrage avec un harpon expérimental.

Mais Léonard ne vous écoute déjà plus. Son attention a complètement changé de direction. Ses yeux se sont élargis. Ses mains montent lentement à ses joues. Et pendant une seconde, il contemple la scène derrière le hublot avec l'expression émerveillée d'un homme qui vient de découvrir une apparition divine.

— Bonté divine ! Des anges tombés du ciel !

Vous fermez les yeux un instant. Puis vous soupirez.

— Jean qui pleure, Jean qui rit.

Car il faut reconnaître une chose.

La vue n'est pas désagréable.

Dans l'eau claire qui entoure le sous-marin, les trois marins flottent encore en désordre, essayant de reprendre leurs esprits après le naufrage brutal de leur navire. Leurs mouvements soulèvent des nuages de bulles qui montent lentement vers la surface. Et dans le processus leurs vêtements semblent avoir été les premières victimes du désastre.

Mais soudain, quelque chose traverse l'esprit de Léonard.

Son expression change. L'émerveillement disparaît. Le savant revient.

Son visage se décompose.

— Mais... mais... ils se noient?!

Vous haussez légèrement les épaules.

— ...et qui repleure...

À travers le grand hublot du sous-marin, vous observez la scène avec un certain détachement. Plus loin, le trois-mâts repose déjà sur le fond sablonneux, couché de travers parmi les coraux et les débris.

— Bon. Vous avez inventé le missile sous-marin. Parfait. Mais en voilà les conséquences.

Léonard, lui, n'a toujours pas détaché son regard des marins.

— Je ne peux pas me résoudre à prendre de telles vies humaines ! Regardez-moi ces corps parfaits ! Ces muscles bandés !

Ses mains se plaquent presque contre la vitre du hublot. Ses yeux brillent d'une admiration absolument dépourvue de toute subtilité scientifique.

Et soudain, il s'exclame :

— Oh ! Quelle queue !

Vous soupirez de nouveau.

— Une vraie sirène, en effet...

Vous vous sentez presque invisible à côté de lui.

Nue.

À portée de main. Et pourtant totalement ignorée.

Ce qui, il faut bien l'admettre, est un talent assez remarquable.

Cela dit vous aussi regardez. Et votre regard se fixe peu à peu sur l'un des marins. Quelque chose dans sa silhouette vous semble familier. Vous plissez les yeux.

— Une petite minute... On dirait Ben !

Léonard, brusquement, semble se rappeler un détail qui, jusque-là, lui avait complètement échappé. Les trois silhouettes qui flottent dehors ne sont pas seulement... esthétiques.

Elles sont aussi en train de manquer d'air.

Son regard change du tout au tout. L'émerveillement disparaît, remplacé par une panique soudaine, celle d'un homme qui réalise que son invention vient peut-être d'envoyer trois parfaits inconnus vers une mort parfaitement évitable. Il se redresse d'un bond. Et avant même que vous compreniez

ce qu'il s'apprête à faire, il se précipite vers la lourde porte du sous-marin.

— Vite ! Il faut sauver ces jeunes gens !

Vous voyez immédiatement le problème.
Et vous hurlez aussitôt :

— Léonard non !!

Mais il est déjà trop tard.

Léonard tire sur le mécanisme de la porte avec toute la bonne volonté héroïque dont un inventeur irresponsable peut être capable.

Le verrou cède.

La porte s'entrouvre.

Et l'océan entre.

Pas doucement. Pas poliment. Non. L'eau s'engouffre dans la cabine avec la délicatesse d'un bélier de siège. La pression explose à l'intérieur du sous-marin. Un torrent glacé traverse la pièce, projetant outils, papiers et mécanismes dans tous les sens.

En quelques secondes, la cabine se remplit.

Léonard disparaît presque derrière un tourbillon de bulles.

Vous luttez instinctivement pour garder la tête hors de l'eau – ce qui devient rapidement compliqué, étant donné que l'eau est désormais partout. Dans le chaos, quelque chose de mou et de vaguement contrarié traverse la cabine avec le courant.

Une petite pieuvre.

La pauvre créature, manifestement surprise par cette intrusion technologique dans son habitat naturel, se retrouve entraînée droit vers vous... avant de décider que votre haut-de-forme constitue un refuge tout à fait acceptable.

Elle s'y accroche.

Solidement.

Vous, pendant ce temps, essayez toujours de respirer. Autour de vous, le sous-marin s'alourdit et commence à descendre lentement vers le fond, attiré par la gravité et probablement aussi par le poids considérable de cette situation absurde.

À travers les hublots, l'épave du navire se rapproche déjà.

Vous récupérez votre chapeau dans l'eau tourbillonnante. Le petit papier froissé est toujours coincé à l'intérieur.

SOS.

Et soudain quelque chose change. Dans la cabine noyée, une lumière apparaît.

La porte temporelle.

Elle s'illumine brusquement, comme si l'univers lui-même venait de décider que la situation avait atteint un niveau de chaos tout à fait suffisant. Des pixels lumineux s'échappent de l'ouverture. Ils flottent dans l'eau comme des lucioles mécaniques.

Et autour de vous, une bulle d'air se forme peu à peu.

Petite.

Fragile.

Mais suffisante.

Vous inspirez profondément. Et vous pensez :

Tiens... je crois que je vais encore mourir.

Passé.

Présent.

Tout semble se mélanger.

J'ai l'impression de vivre l'imparfait du futur...

Parfois, on ne sait pas pourquoi on continue. Certainement parce qu'on n'a pas le choix. Prendre des décisions devient inutile quand le destin vous rattrape ; voilà le mien.

Parsemer d'érotisme l'Histoire des inventions, et mourir.

Comme un insecte éphémère. Et paradoxalement éternel.

La petite mort, au sens propre.